



PRIX JEAN RENOIR
DES LYCÉENS SPURL
LES LYCÉENS ÉLISENT
LEUR FILM DE L'ANNÉE

Prix Jean Renoir des lycéens Exemples de critiques d'élèves

Tempête de Samuel Collardey

Critique de la classe de 2nde Bac Pro Marchandisage visuel, lycée professionnel André Malraux de Béthune (académie de Lille)

Tempête traite du métier
Où l'on vit au rythme des marées,
Au rythme de l'hiver ou de l'été.
Il en montre les difficultés.
Quand les flots font tanguer le bateau,
Dangereux devient le couteau.
Quand la mer est trop agitée,
Prudent est de rester à quai.
Si mauvaises sont les prises,
Les revenus s'amenuisent.
Si les sorties en mer s'éternisent,
Les relations familiales s'épuisent.
Bluffant est le jeu des acteurs
Qui dans la vie sont père frère et sœur.
Surnommé le grand métier où l'on ne compte pas ses heures,
Je suis le métier de marin pêcheur.

J'ai perdu mon corps de Jérémy Clapin

Critique de Célia Tazdaït, lycée Jacques Brel, Saint-Pons de Thomières (académie de Montpellier)

- Un film d'animation ? Ça sera sans moi. J'ai plus l'âge. C'est pas parce que c'est bientôt Noël que je vais supporter ça. À Noël, en plus, il n'y a que les cadeaux qui m'intéressent.
- Tu n'as rien compris. Ça n'a rien à voir.
- Si, ça a à voir. Les Disney, les Pixar, ça peut être bien quand on est enfant. Moi, je ne le suis plus.
- Là, *J'ai perdu mon corps*, c'est un film pour adulte. Avoue qu'avec ce titre on ne veut pas parler aux enfants. Ça a été produit par Marc du Pontavis.
- Arrête, je connais : il a fait *Oggy et les cafards*. Un dessin animé avec un chat qui se fait embêter par des cafards, et qui va les poursuivre. Passionnant, je vois ça d'ici.
- Ça n'a rien à voir. Et tu ne peux pas parler, puisque tu ne vas pas voir le film. En plus, tu parles du producteur, celui qui apporte l'argent. Et c'est le réalisateur qui fait le film, pas le producteur. En plus, tu ne perds rien si tu vas voir le film : il fait 1h22. Au pire, tu te seras ennuyé et tu auras fait la sieste. Mais je suis sûr que tu seras attentif.
- D'accord, si tu me paies la place.

Une heure trente plus tard :

- Alors, qu'est-ce que tu en as pensé ?
- Franchement, je ne sais pas quoi en penser sur le coup.
- Oui, il faut avoir un minimum de réflexion pour comprendre l'idée du film.
- Moi, j'ai eu du mal à le cerner au début, et même pendant trois quart d'heure. Où on était ? Qu'est-ce que c'était que ça ? Pourquoi une main ?
- Pourtant c'est simple. Tu n'as jamais entendu l'expression « prendre sa vie en main » ? Avec ce film, cette expression prend tout son sens. Naoufel est perdu après la mort de ses parents, il n'arrive pas à prendre sa vie en main. Il se perd dans une vie minable. Il va devoir se créer, ou plutôt « dribbler le destin ».
- Ça, c'est la fille, avec sa voix. Elle va lui permettre de changer. Elle a une super voix, faut dire. On sent qu'elle a du caractère.

- Ce caractère va séduire Naoufel, qui est dans un monde qui a perdu ses couleurs.
- C'est vrai, ses souvenirs sont tous en noir et blanc. J'ai trouvé ça bizarre.
- Ce qui est bizarre aussi, c'est qu'il y a plusieurs niveaux dans les images : le présent de Naoufel, son enfance ou plus généralement son passé, et le trajet de la main dans Paris qui va tenter de retrouver le corps auquel elle appartient. On peut s'y perdre, mais je trouve ça agréable.
- Il y a des scènes très belles, comme celle où la main plonge dans le bain d'un bébé. Il s'y baigne comme dans un liquide amniotique. Ou encore la scène de l'igloo : l'igloo c'est la maison qui protège du froid. C'est encore un cocon, comme la petite baignoire. Et l'igloo va servir d'élément moteur pour communiquer avec l'amoureuse.
- C'est un film vachement réfléchi. Il y a un scénario de ouf !
- Ce n'est pas un problème, au contraire. Comme on ne comprend pas tout au début du film, on est obligé de suivre, de se concentrer. Et l'auteur nous amène peu à peu à comprendre.
- Ce que j'ai bien aimé, c'est l'humour.
- Un drôle d'humour, comme avec les rats dans le métro.
- J'ai trouvé plus drôle la scène du pigeon sur la gouttière.
- C'est un humour qui arrive quand c'est l'horreur dans le film, juste à ce moment-là. Un coup d'humour, pour redonner de l'énergie. Et ce qui fait rire est toujours angoissant ou écœurant.
- L'œil écrasé....
- Il me semble qu'il y a même un bruit psh.... Un truc qui s'écrase, gluant, dégueulasse. Et puis je trouve que la dernière scène résume bien l'esprit du film. On voit Naoufel...
- Parle plus doucement ! Il y a peut-être des gens qui n'ont pas vu le film qui nous écoutent...
- D'accord. J'aime quand Naoufel, le personnage principal, décide de « dribbler le destin » et tourner une page.
- L'expression est belle, mais je ne l'ai pas comprise.
- La petite amie de Naoufel va sur le toit. Elle y trouve son dictaphone et écoute l'enregistrement sur la cassette. Sur cette cassette, il y a ou plutôt il y avait le moment et même la cause de la mort des deux parents du jeune homme. Naoufel a supprimé ce passage audio : il veut enregistrer et donc écrire un nouveau chapitre. Le fait qu'il laisse le vent entrer dans cet enregistrement laisse une partie de suspense, de doute et de remise en question. On m'a parlé d'un autre film où le son est très important, *Blow Out*. Je crois qu'il y a une référence. Mais ça me semble difficile de te l'expliquer comme ça.
- En tout cas, j'ai remarqué que, dans le film, le silence et le vent sont liés : on le comprend quand Naoufel parle à travers l'interphone quand il livre la pizza écrasée, mais aussi quand il est dans l'igloo. Enfin, si je comprends ton raisonnement, quand Naoufel saute à la fin, c'est pour voir s'il va réussir à franchir le cap ? Et s'il réussit, il pourra faire le deuil de ses parents en laissant son passé derrière ? Finalement, le cœur de ce film, c'est une affaire de deuil.
- Exactement ça ! Tu as compris l'idée ! Tu as bien capté la métaphore. Il n'y a rien à faire, je vois bien que tu as aimé le film et que tu as du mal à le reconnaître.
- Métaphore, métaphore... C'est pas avec des mots pareils que tu aurais pu me convaincre d'aller voir le film.

La Douleur d'Emmanuel Finkiel

Critique de Juliette Brenot, lycée Saint Sigisbert, Nancy (académie de Nancy-Metz)

Une sensation, un sentiment pénible. Souffrance morale ou physique, peut-être même les deux à la fois. Qu'est-ce que la douleur ? Une affliction. Quelque chose qui dérange, une contradiction permanente. Elle nous vient de partout et nulle part à la fois, nous envahit et nous étouffe, nous anéantit et nous rend plus forts. Cette douleur insoutenable que Marguerite Duras a vécue, a sentie au plus profond d'elle-même, résonne chez nous, comme un écho. Sa voix nous fait vibrer, notre cœur se serre. Attendre, rechercher mais avant tout attendre. Encore, et encore. Le temps passe. Robert Antelme, mari de Marguerite, ne revient pas du camp de concentration après la Libération de 1945. Le temps passe. Deux heures de projection nous immergent dans cette reconstitution historique d'une angoisse, un déchirement épouvantable, une attente teintée de désespoir que toutes les femmes connaissent face à toutes les guerres. Nous avons peur qu'il ne revienne pas. Et peur qu'il revienne, aussi.

Emmanuel Finkiel relève un véritable défi lorsqu'il décide d'adapter et de joindre deux œuvres littéraires de la talentueuse écrivaine Marguerite Duras, à savoir *L'Amant* (1984) et *La Douleur* (1985). Son œuvre cinématographique, véritable reconstitution historique de l'après-guerre à Paris et intitulée *La Douleur*, dépeint la complexité des émotions de l'auteure, sa souffrance mais aussi sa détermination à retrouver son mari, emprisonné puis déporté. Elle tente ainsi de manipuler un agent français de la Gestapo (Pierre Rabier, interprété brillamment par Benoît Magimel) pour obtenir la libération de Robert alors même que le collaborateur œuvre pour démasquer d'autres résistants par son biais, étant donné qu'Antelme et elle-même font partie de la Résistance. S'ensuit un jeu du « chat et de la souris », une attirance mutuelle, une fascination pour un être

différent de soi. Qui ne durera pas longtemps... En effet, la deuxième partie du film est orienté sur l'attente de Marguerite, son désespoir face à l'absence terrible de son mari qui ne semble pas revenir de Dachau. Et pourtant... Elle souffre, elle combat toutes les émotions contradictoires qui l'habitent, elle s'enlise dans sa douleur.

La beauté esthétique de ce film nous permet de partager cette angoisse qui habite Marguerite, au même titre qu'elle habite son interprète Mélanie Thierry. En effet, cette actrice extrêmement talentueuse incarne l'écrivaine à la perfection, donnant vie aux sentiments, prêtant sa voix calme et son incroyable diction au texte de Duras, qui constitue la voix off. De plus, nous percevons les événements à travers la vision subjective de la protagoniste, où Paris en liesse lors de la Libération semble tristement vide lorsqu'elle la parcourt à bicyclette, seule. La lumière joue avec les ombres, se cache, et Marguerite cherche désespérément un moyen de sauver Robert. Ce dernier ne se dévoile que très peu au cours de ce long métrage, il est défini par son absence et ses rares apparitions sont caractérisées par une focalisation très floue, où la netteté n'a plus sa place dans l'esprit de la jeune femme. L'environnement est insaisissable, le reflet de la réalité aperçu régulièrement au travers de miroirs suggère des apparences différentes, inversées, où la réalité semble ne faire qu'un avec la fiction. Ainsi, nous nous perdons dans les affres d'une affliction profonde, dans un cauchemar qui n'en finit pas, accompagnant la jeune résistante dans la complexité de ce sentiment humain universel qui provoque notre perte, notre éloignement de l'instant présent, dans le cinéma.

Le temps passe, mais il est suspendu. Comme dans un rêve, les événements se suivent sans que nous ne comprenions vraiment leur portée, ou plutôt sans que nous ne voulions la comprendre. En effet, la capacité de ce long métrage à émouvoir le spectateur est tellement puissante qu'il en devient presque nécessaire de prendre de la distance, de se fermer quant à l'histoire véridique de Marguerite Duras. Le silence, la voix off, le texte mais aussi la splendide musique accompagnant les images nous plongent néanmoins au cœur du récit, si bien que lorsque les lumières de la salle dissipent l'obscurité, beaucoup choisissent de rester assis, dans le silence, pour réfléchir à cette œuvre admirable, à la magnificence du texte, à ce drame intime qui se rapporte au monde entier, véritable huis-clos à l'échelle mondiale.

Cette suspension temporelle est aussi présente dans les décors riches du film, notamment dans l'appartement de Marguerite situé rue Saint-Benoît. En effet, notre regard glisse sur ces objets alors même que la caméra les filme en très gros plan, nous insufflant un sentiment de nostalgie à l'égard d'un temps, une époque qui ne reviendra plus, peut-être comme Robert. Il n'est plus là, cependant des photos de Marguerite et lui demeurent, presque oubliées dans la pénombre. Ici, un téléphone qui se refuse à annoncer la bonne nouvelle, là, des lunettes poussiéreuses et une valise. Tout semble figé dans l'attente, qui se prolonge indéfiniment. Le cours de la vie ne peut pas reprendre sans Robert, sans savoir ce qu'il est arrivé... À lui, mais aussi à tous les autres, comme à la fille handicapée de Madame Kats, mère attendrissante qui patiente, range, prie, prépare sans cesse une valise pour le retour de son enfant.

En résumé, *La Douleur* est un film qu'il vous faut aller voir, et ce pour de nombreuses raisons. Tout d'abord, à l'image de Marguerite qui contemple une version dédoublée d'elle-même dans diverses situations de douleur extrême, l'on se sent différent après avoir vu ce long métrage. Nous laissons notre « nous » habituel sur le pas de la porte, pour sortir du cinéma changés. *La Douleur* nous fait réfléchir, elle pose des questions cruciales quant à la façon dont chacun exprime sa souffrance, d'autant plus dans un contexte historique aussi grave que celui de la Seconde Guerre Mondiale. En effet, certains d'entre nous peuvent se montrer réticents quant au visionnage d'un énième film sur le thème de la guerre. Cependant, celui-ci est différent. D'un point de vue féminin, nous découvrons l'attente infernale vécue pourtant par un nombre incalculable de personnes dans les années qui ont suivi la Libération. Finkiel est ainsi un virtuose de l'âme, un véritable artiste qui s'inspire d'une écrivaine incroyable et transmet sa fascination pour cette dernière de manière tout à fait réussie : il n'est pas nécessaire d'avoir lu les livres ni même de connaître Marguerite Duras pour apprécier cette œuvre, qui apporte un regard humain sur chacun des personnages tout en expliquant qu'il y a un « avant » et un « après » la Shoah, changement terrible qui a affecté l'humanité entière, et continue de le faire. Ainsi, comme le dit Marguerite : « la douleur est une des choses les plus importantes de ma vie », *La Douleur* est un long métrage qui permet de comprendre beaucoup, et devient ainsi une œuvre importante pour chaque spectateur.

Sonita de Rokhsareh Ghaem Maghami

Critique de la classe de 1ère bac Pro gestion administration, lycée Charles-Gabriel Pravaz de Pont de Beauvoisin (académie de Grenoble)

Sonita c'est le colibri et l'étoile de mer (et d'ailleurs, en Afghanistan, ce nom veut dire hirondelle, oiseau migrateur).

Pourquoi l'étoile de mer ? Dans une histoire qu'on m'a racontée, un enfant en sauve une parmi des milliers, et qu'est-ce que ça change ? Pour l'étoile sauvée, ça change tout.

Sonita, et elle seule parmi tant d'autres jeunes afghanes, va être sauvée d'un mariage forcé et de conditions de vie épouvantables.

Pourquoi le colibri ? Dans une autre histoire, le colibri veut éteindre un incendie de forêt avec son petit bec, c'est sa participation aussi dérisoire soit-elle !

Sonita, grâce à ses chansons, veut sauver toutes les filles qui sont menacées par cette situation.

Mais au fait, qui est Sonita ?

Sonita c'est le 5^e film que nous sommes allés voir et c'est le titre d'un documentaire sorti en 2016 d'une réalisatrice iranienne Rokhsareh Ghaem Maghami qui a suivi pendant deux ans Sonita Alizadeh.

Sonita est une jeune afghane réfugiée en Iran. Elle rêve de devenir chanteuse et d'aller vivre aux Etats-Unis. Elle se bat pour faire entendre sa musique qui dénonce les injustices que subissent les filles dans certains pays dont l'Afghanistan. Or sa mère veut lui réserver un autre destin, elle vient la chercher en Iran pour la marier à un inconnu pour la modique somme de 9000 dollars ! Pour qu'à son tour son frère puisse « s'offrir » une femme. Comment va-t-elle faire pour éviter cet affreux destin ? La réalisatrice se sent obligée de payer la somme demandée par les parents de Sonita. Pendant le film, une voix off, celle d'un technicien, dit qu'une réalisatrice ne doit pas aider les personnes qu'elle filme, qu'elle doit rester en retrait car si elle intervient cela revient à tricher sur la réalité. Or elle paie pour sauver Sonita mais également pour pouvoir continuer son film. Cette femme nous donne une leçon de vie, à sa façon elle aide les femmes afghanes et elle est, elle aussi, très obstinée. A-t-elle déontologiquement le droit d'intervenir dans la réalisation de son film ?

Moi, je dirais que oui car elle veut sauver à la fois son film et Sonita. Ainsi elle a fait une bonne action et elle a réalisé un magnifique documentaire.

J'ai énormément aimé ce film, pourtant d'habitude, je n'aime pas les documentaires, mais il nous apprend des tas de choses sur l'Iran et l'Afghanistan. On se sent au cœur de l'histoire des jeunes filles afghanes. C'est le meilleur film qu'on ait vu, c'était vraiment émouvant. Le film suit la réalité en toute simplicité, cela permet d'entrer en relation avec les personnages et il y a un vrai scénario même si c'est un documentaire.

J'ai particulièrement aimé la scène où Sonita rejoue son pire souvenir : c'était lors du passage de la frontière Afghanistan-Iran avec les talibans qui les arrêtent. Elle se libère de ses souvenirs traumatisants grâce à la « thérapie théâtrale ». Ca m'a fait penser au film turc *Clair-Obscur* qu'on a vu aux Arcs, qui m'avait particulièrement touchée où un personnage féminin du film a été vendu aussi par sa mère à un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Devenue folle, en hôpital psychiatrique, elle rejoue la scène de l'abandon par sa mère.

J'aime aussi la scène où Sonita tourne son clip vidéo, elle y raconte son histoire : « Nous sommes des moutons, à vendre », j'ai eu envie de crier et de le montrer à tout le monde. Et puis on a tous trouvé très émouvant le moment où elle retrouve sa famille en Afghanistan. Elle est heureuse de voir que ses jeunes frères et sœurs connaissent ses chansons par cœur alors que tout le reste de sa famille a honte de ce qu'elle fait. Son message va peut-être enfin être entendu ?

Car Sonita veut être entendue et aimée par le public. Lorsqu'elle se bat pour ses droits, dans le film, elle est habillée de couleurs vives mais lorsqu'elle est avec sa mère ou en Afghanistan elle est vêtue tout en noir. Quant au voile, il n'est pas important pour elle, elle le porte uniquement pour ne pas décevoir sa famille. Et quand elle se retrouve aux Etats-Unis elle cesse de le porter.

Ce film me fait penser à plein d'autres films où les personnages se battent pour leur liberté ou alors sont écrasés par le poids des traditions religieuses.

Par exemple j'ai pensé à *Timbuktu*, un film vu l'année passée, qui parle de l'histoire d'un village pris en otage par les talibans. Ils imposent de nouvelles règles telles que le port du voile intégral ainsi que l'interdiction d'écouter de la musique. Dans *Soy Nero*, le personnage principal se bat pour aller vivre aux Etats-Unis comme Sonita. Ils sont attirés par le rêve américain.

Mais on peut aussi penser à *I, Daniel Blake* où le personnage féminin doit aussi se vendre pour vivre. Mais ce film est beaucoup plus pessimiste que *Sonita* car elle, elle réussit alors que Katie a un avenir sombre voire pas d'avenir du tout.

Tous ces films ont en commun de montrer des femmes prisonnières de leur situation. Elles sont toujours soumises, humiliées, maltraitées. Mais elles font preuve d'un courage inouï. Cela me permet de comprendre la situation des femmes dans d'autres pays et surtout que le combat pour l'égalité n'est jamais fini ! Alors, je vais me battre à ma façon et avec mes moyens pour rendre la vie aux femmes meilleure. Je veux être un colibri...

***Tout en haut du monde* de Rémi Chayé**

Critique de Mathieu Blangy, lycée André Malraux, Gaillon (académie de Rouen)

Un voyage en haut du monde

C'est un film d'animation magnifique que le français Rémi Chayé a réalisé. Pour son premier long-métrage, il nous impressionne avec des couleurs étonnantes de réalisme et une histoire captivante. *Tout en haut du monde* est un dessin animé d'aventure qui peut nous faire penser à la nouvelle de Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*. Pour ceux qui n'ont pas lu ce livre, il raconte l'histoire d'un père qui refuse de croire à la mort de son fils et qui part à sa recherche dans le grand Nord. Le récit de Verne est donc une expédition de secours dans le Nord. *Tout en haut du monde*, quant à lui, raconte l'histoire d'une jeune fille russe nommée Sacha. Celle-ci part à la recherche de son grand père, Oloukine. Il a disparu lors d'une expédition vers le pôle Nord à la fin du XIXe siècle avec son navire, le Davaï. Une histoire d'expédition polaire comme on les aime. *Tout en haut du monde* semble donc lié à *Un hivernage dans les glaces*. Pourquoi ? Parce que lorsqu'on lit le livre, on se fait notre propre cinéma, nos propres paysages, et là, Rémi Chayé nous les représente tous avec un graphisme époustouflant à travers son film. Il retranscrit parfaitement ce que l'on s'imagine mais que l'on ne voit pas lorsqu'on lit, et cela, grâce aux travaux impressionnants réalisés sur ses couleurs, ses ombres, ses lumières et surtout ses détails.

La représentation des paysages semble coller parfaitement à la réalité, et c'est ce qui fait le charme et la beauté du film. Les personnages, quant à eux, ne sont pas d'un graphisme très élaboré, contrairement aux autres dessins qui débordent de réalisme. Cela marque donc un contraste important dans le film. Mais pourquoi le réalisateur a-t-il décidé de dessiner les personnages ainsi ? Les personnages n'ont quasiment pas de traits qui marquent leur personnalité. Leurs visages sont lisses et leurs expressions et sentiments ne sont traduits qu'à travers l'expression de leurs sourcils et de leurs bouches. Un peu comme des smileys au final. Si la représentation de ces visages est si neutre, c'est peut-être dans le but que le spectateur puisse justement s'identifier dans celui de son choix, comme le fait une personne, inconsciemment, en lisant un livre.

Un vrai travail a aussi été réalisé au niveau du mixage sonore. On vit le film avec les personnages. On a l'impression de voyager. On vit l'aventure en même temps que ceux-ci vivent la leur.

Tout en haut du monde est une œuvre splendide. Une épopée passionnante, pleine de charme, qui nous fait voyager.